

par les habitants de Saint-Valéry, leur attribue cette qualité. *Le Bourgeois du roi*, celui qui, quoique domicilié dans une terre seigneuriale dont les habitants étaient serfs du seigneur, était exempt de cette servitude, en vertu d'un privilège que le roi lui avait spécialement accordé par ses officiers : *On vit les échevins se qualifier de bourgeois du roi*. (Volt.)

— **Antonymes.** Noble; paysan ou campagnard; militaire ou soldat; prêteur; ouvrier et prolétaire.

— **Encycl.** Les bourgeois portaient différents noms, selon la nature et les caractères de leurs privilèges. Il y avait d'abord les *grands bourgeois* et les *petits bourgeois*, répartis ainsi selon la redevance plus ou moins forte qu'ils payaient au seigneur; les *francs bourgeois* étaient ceux qui n'en payaient aucune. Les *bourgeois du roi* ou *bourgeois forains* ne faisaient partie que nominativement d'une bourgeoisie; ils n'étaient tenus ni au domicile ni aux charges. L'envie d'échapper à la juridiction de leurs seigneurs leur avait poussés à se jeter dans les bras de la royauté, qui avait saisi toutes les occasions d'étendre sa juridiction : cette bourgeoisie s'appelait *personnelle*, par opposition à l'autre bourgeoisie, qui était *réelle*. Il y avait aussi les *bourgeois fiefés*, c'est-à-dire les bourgeois dont la commune ou la mairie relevait en fief d'un haut suzerain. Dans quelques coutumes, on trouve des *bourgeois de rivière*, des *bourgeois de parcours*, et diverses autres sortes de bourgeois créés par des coutumes locales. Tant qu'au nom de *bourgeois* furent attachés des privilèges et des franchises, il fut recherché de tous; on vit des princes et des seigneurs se faire recevoir bourgeois : le roi de Navarre était bourgeois d'Amiens. Mais dès que toute vie politique eut été enlevée aux communes, et que, par l'action toujours croissante du pouvoir royal, les privilèges de la bourgeoisie furent devenus de droit commun, ce titre ne fut plus recherché, il devint même une espèce de qualification injurieuse pour tous ceux qui ne faisaient pas partie de la noblesse. Comme la bourgeoisie formait la classe la plus aisée du tiers état, dès ce moment on voit donner le nom de *bourgeois* à celui qui vit de ses rentes : il est employé dans ce sens dans des lettres du roi du x^e siècle, et dans des miniatures du siècle suivant représentant la *Danse macabre*. Certains manuscrits de cette époque renferment un tableau de ce qu'on a à dépenser par jour, suivant les divers revenus : ces tableaux arithmétiques ornaient la cheminée des bourgeois. Les bourgeois, qui avaient été quelque peu batailleur et turbulent pour conquérir et conserver sa liberté, retrouva bientôt l'esprit de tranquillité et de prudence qui a été de tout temps le signe distinctif du caractère bourgeois. Ses idées d'économie tranchaient singulièrement avec ce que la noblesse avait gardé de chevaleresque et de fastueux. Déjà, de leur temps, les trouvères et les jongleurs s'en moquaient; les fabliaux où les bourgeois sont en scène ont un tout autre caractère que ceux où figurent des chevaliers, et contiennent les traces d'une raillerie ironique, dont ces bonnes gens ne devaient pas même se douter lorsqu'ils laissaient tomber leur pièce de monnaie dans le bonnet du jongleur. Cette tendance du caractère bourgeois, qui avait commencé par être une qualité, puisqu'elle l'avait aidé à conquérir sa liberté et son influence politique, se changea plus tard en défaut ou en ridicule; et la mesquinerie, l'étréitesse d'idées, qui semblent être son apanage, sont encore féties, et non sans raison peut-être, du nom d'*esprit bourgeois*. A partir du x^e siècle, il n'y eut plus que les *hauts bourgeois* et les *petits bourgeois*, c'est-à-dire les bourgeois riches et influents, tels que magistrats, avocats, financiers, et les bourgeois confondus dans la foule du tiers état. Le *haut bourgeois* fut toujours ambitieux de se rapprocher de la noblesse, que certaines charges lui conféraient; mais le plus souvent c'était à son argent qu'il la devait, et, au milieu de ses nombreux embarras financiers, la royauté trouva des ressources immenses dans cet impôt levé sur la vanité bourgeoise. Aussi un ministre du temps disait : « Toutes les fois que le roi crée un nouvel office, Dieu crée aussitôt un sot pour l'acheter. » Cette noblesse bâtarde faisait piteuse figure, entre la bourgeoisie qu'elle semblait dédaigner et la vraie noblesse, qui la repoussait. Il faut voir comme les comédies du temps se moquent de ces bourgeois et de leurs ridicules prétentions. Le *Bourgeois gentilhomme* de Molière, *l'Ecuyer* ou les *Faux nobles mis au billon* de Claveret, et mille autres ne tarissent pas en épigrammes sur les anoblis, à qui un nouvel édit vient sans cesse arracher de l'argent. Les bourgeois ne le cédaient à leurs maris ni en vanité ni en ridicules; c'était même elles qui montraient le plus d'impatience pour entrer dans le corps de la noblesse, pour avoir le droit de s'appeler madame (nom exclusivement réservé aux dames nobles, les bourgeois ne pouvant porter que celui de mademoiselle), et de revêtir certains costumes et certaines étoffes interdites à tout ce qui n'était pas noble. La distinction du noble et du bourgeois commença un peu à s'effacer au x^e siècle; cependant Voltaire s'aperçut bien, aux coups de bâton qu'il reçut, qu'il y avait encore des nobles et des privilégiés. C'est depuis 1789 qu'ils ont disparu, en droit du moins, car, en

fait, il y en aura toujours. Le mot *bourgeois* fut dès lors employé d'une manière vague et générale; il désigna les habitants des villes par opposition aux habitants de la campagne, les gens qui jouissent d'un certain revenu par opposition à ceux qui vivent uniquement de leur travail. Sous le règne de Louis-Philippe, le mot *bourgeois* fut une injure adressée par les romantiques à tous crins à tout ce qui ne tenait pas une palette ou une plume. Voici, à cette occasion, une spirituelle boutade de M. Nestor Roqueplan :

« Qu'est-ce qu'un bourgeois? Telle est la question plus souvent brûlée que traitée sur laquelle il ne serait pas mal à propos de s'entendre.

« Ce qu'il faut d'abord remarquer, c'est que l'acception ridicule du mot *bourgeois* est spéciale à notre France. On ne la trouve ni en Allemagne, ni en Angleterre, ni en Espagne, ni en Italie. Les Allemands, il est vrai, emploient, à peu près dans le même sens, le mot *philistin*; ils appliquent cette épithète à tout homme dont l'âme est fermée aux clartés de l'idéal; mais ils n'y joignent pas la figure d'une classe particulière dans la société civile.

« Le Georges Dandin, le Sganarelle, le Jourdain de Molière, le Prudhomme de Henri Monnier, le bourgeois des artistes et des petits journaux, ce type où viennent s'incarner les petites idées de l'esprit, les idées obtuses, les incohérentes métaphores de toute une classe de citoyens que l'on met naturellement en dehors de l'armée et de l'Eglise, et à qui on assigne pour limites, en bas, la population ouvrière des villes et des campagnes, en haut, je ne sais quelle noblesse aujourd'hui très-mêlée, ce type ne se trouve que dans notre littérature.

« Si le mot *bourgeois* n'était qu'un terme de convention applicable au simple béotisme, il n'y aurait qu'à en regretter la forme; le fond, du moins, en serait acceptable. Le Polonius de Shakspeare est un de ces idiots solennels que l'on pourrait comprendre aujourd'hui sous la dénomination de *Prudhommes*; mais le grand poète anglais s'est bien gardé d'en faire le représentant de toute une classe. Polonius est de la cour. Shallow, le célèbre juge de paix de l'amusante comédie intitulée les *Joyeuses Commères de Windsor* a également plus d'un rapport avec le grotesque personnage créé par Henri Monnier.

« Voici comment le cousin de Shallow refuse d'accepter à dîner :

« J'ai eu le menton brisé, l'autre jour, en faisant des armes avec un maître d'escrime. Nous avons fait trois passades pour un plat de pruneaux cuits. Depuis ce temps-là, je ne peux supporter l'odeur de la viande chaude.

« Ne semble-t-il pas que l'on entende un des ancêtres de celui qui dira : « Je n'aime pas les épinards et j'en suis bien aise. » Le reste est dans la mémoire de tout le monde.

« Mais ce n'est là qu'un imbécile; ce n'est pas le bourgeois de nos parades et de nos caricatures.

« D'où vient que ce type soit presque exclusivement propre à la littérature française? Est-il de pure convention, ou le modèle, s'il n'existe plus, a-t-il jamais existé?

« Que les écrivains de la noblesse aient traité la bourgeoisie avec d'autant plus d'impertinence que la bourgeoisie n'était pas tout à fait gentillable et corvéable comme les paysans, cela se conçoit encore; mais que Molière, par exemple, qui certes était de famille bourgeoise, et non des plus huppées, ait fait litière des ridicules de sa classe et en ait régalé la cour, il y aurait au moins de quoi s'étonner, s'il n'avait aussi turlupiné les gentilshommes.

« Ces turlupinades contre la bourgeoisie allèrent en s'affaiblissant aux approches de 1789.

« Les plaisanteries recommencèrent avec l'avènement des nouvelles idées en art et en littérature. Et comme, à côté de ce mouvement purement intellectuel, se produisait un mouvement politique, les attaques partirent des deux camps diamétralement opposés. Tout ce qui n'était pas pour l'art nouveau et pour la politique nouvelle fut traité de bourgeois.

« L'idéal de cette figure, en ce moment, fut complet. Encroûté d'idées absolues dans certaines idées égoïstes et mesquines, recherche d'un art moyen et d'une politique moyenne; le joli et le gracieux substitués au beau et au grand, l'ordre et le fait au progrès et à l'idée, la taquinerie et le bavardage à la discussion, le correct au véhément, la fausse élégance et les métaphores contradictoires au vrai style et aux images suivies, en un mot la sottise prétentieuse et immobile à la passion et à l'originalité.

« Oui, certes, parmi les différentes effigies de la nature humaine, il en est qui répondent à ce portrait, mais elles n'appartiennent pas plus à la bourgeoisie qu'à la noblesse et aux classes populaires. Pourquoi donc lui avoir donné le nom et l'habit de bourgeois? Les plus beaux spécimens de l'emphase et du style *Prudhomme* se trouvent dans les plus mauvais jours de la Révolution française, et ce n'était pas la bourgeoisie qui les fournissait.

« Ce n'est pas la bourgeoisie seule qui a fait le succès de ces portraitistes échevillés devant qui les dames du meilleur monde se sont empressées de venir poser. D'où sont sortis presque tous ces écrivains, ces artistes, ces orateurs, ces philosophes, ces hommes de

guerre et ces hommes d'Etat qui ont élevé ce pays à la hauteur où il se trouve? De la bourgeoisie.

— **Allus. litt. :**

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;

Tout marquis veut avoir des pages.

Allusion à deux vers de La Fontaine. V. MARQUIS.

Bourgeois d'Abbeville (LE), ou la *Housse partie*, fabliau de Bernier, trouvère du xiii^e siècle. Ce conte a une certaine importance, non-seulement à cause de la leçon morale qu'il renferme, mais parce qu'il a souvent été imité depuis. Il a fourni à Piron le sujet de sa comédie les *Fils ingrats*, sujet dont Etienne s'est emparé à son tour et dont il a fait les *Deux Gendres*. Or ce bon bourgeois, après s'être enrichi à Paris et avoir fait hommage au roi, dont il est devenu l'homme et le bourgeois, pense à établir son fils, et demande pour lui la fille d'un chevalier ruiné par les tournois. La famille y consent sans peine, car de tout temps l'argent a facilité les mésalliances. Alors commence la grande comédie du contrat de mariage, comédie partout et toujours la même. La fortune du bourgeois paraît satisfaire toutes les exigences, et on lui demande quelle part il en donne à son fils. « Mais la moitié », dit-il. Cet arrangement ne satisfait point les frères de la future, et ils en donnent une raison qui porte bien le cachet du xiii^e siècle.

« Ce ne porroit estre otroïd,
Biaus sire, font li chevalier,
Se vous deveniez templeier
Ou moine blanc, ou moine noir
Tost lesseriez vostre avoir
Ou à temple ou à abéie.
Nous ne nous i acordons mie,
Non, seignor, non, sire, par foi.

Semblable crainte était bien moins chimérique à cette époque, que ne le serait aujourd'hui celle d'un second mariage. Entraîné par l'amour paternel, le père se laisse dépouiller et fait donation de tous ses biens à son fils. Il ne tarde pas à s'en repentir : sa bru, fière et impérieuse comme toute femme, et plus encore comme toute femme qui s'est mésallée, supporte avec impatience la présence de son beau-père. Enfin, ennuyée de voir toujours ce vieillard impotent et inutile, elle dit un jour à son mari :

Sire, je vous pri par amor,
Domez congié à vostre père,
Que foi que doi l'âme ma mère,
Je ne m'engerais mès des dentz
Tant com je le saurai cédiez.
Ainsi vueil que li domez congié.

En vain le vieux père implore la pitié de son fils, ne réclamant qu'un coin dans son hôtel pour y attendre en paix la mort; en vain il lui demande où il doit aller, et qui voudra le recueillir, lorsque son fils, qui lui doit tout, le chasse impitoyablement. Celui-ci reste inflexible, excusant son ingratitude par la volonté de sa femme. A la fin, le vieillard se dirige vers la porte, demandant, comme grâce dernière, une couverture pour se mettre à l'abri du froid. Ce n'est qu'avec peine que cette aumône lui est accordée, et le jeune fils, âgé de dix ans, va chercher la plus neuve, et se met à la couper en deux; son grand-père se récrie, dit qu'on l'a lui a donnée tout entière; l'enfant n'en persiste pas moins à vouloir en garder la moitié, et quand son père, amené par le bruit de la discussion, lui demande ce qu'il en veut faire : « Père, répond-il, je vous chasserais comme vous l'avez chassé, et comme il vous donna son bien, je veux avoir le vôtre, et de moi vous n'aurez que ce que vous lui laissez. » Le père, rendu sage par cet avertissement sévère que lui donne un enfant, se jette aux pieds du vieillard, et lui promet qu'il sera toujours le maître, quoi qu'en dise sa femme.

Il y a dans ce petit drame un naturel et un charme plein d'émotion, que n'ont pas égalé tous ceux qui ont imité Bernier. Le dominicain Thomas de Cantimpré rapporte ce fait dans ses *Histoires pieuses*, mais en l'arrangeant à sa manière, c'est-à-dire en y ajoutant un miracle. Son fils ingrat est puni par un gros crapaud qui s'attache à sa figure, et dont il ne peut se délivrer qu'après une longue pénitence. Thomas est d'autant plus sûr du fait, qu'un de ses confrères a vu à Paris l'homme et le crapaud. Chez un autre moine, un cistercien, un fils ingrat qui avait indignement chassé sa mère porta, durant treize ans, un serpent autour de son cou, parce qu'il avait été lui-même un serpent que sa mère avait réchauffé dans son sein. Ce miracle n'était pas plus douteux que le précédent, et il avait eu également beaucoup de témoins. L'histoire du trouvère Bernier subit encore diverses transformations; mais c'est sous sa forme primitive qu'elle est restée la plus saisissante, et c'est ainsi que l'a conservée la tradition populaire. C'est d'elle enfin, et ce n'est pas une mince gloire, que s'est inspiré Shakspeare pour son drame du *Roi Lear*.

Bourgeois de Molinchart (LES), roman par M. Champfleury; Paris, 1855. Molinchart est une petite ville du Soissonnais, où se sont donné rendez-vous, à ce qu'il paraît, les types de bourgeois les plus déplorables de la France. Vieilles filles acariâtres, avoués ridicules, archéologues tombés en enfance, faiseurs d'épigrammes et de madrigaux formés à l'école de

Bouffiers, rien ne manque à cette collection de figures grotesques. C'est au milieu de cette société si tristement composée que s'écoule la vie d'une jeune femme dont l'histoire remplit les meilleurs chapitres de ce roman. Mme Louise Breton, jeune femme belle, sensible et spirituelle, a eu le malheur d'épouser M. Breton, avoué, épais de corps et d'esprit, pour lequel tout ce qui fait le charme de sa femme est lettre close. Rencontrée dans le monde par M. Julien de Vorges, elle a excité en lui une passion profonde qu'elle craint de partager. L'avoué, qui joue avec une complaisance digne d'éloge son rôle de mari, introduit l'ennemi dans la place. Tout se ligue contre la vertu de Louise : la stupide conduite de son mari, les vexations quotidiennes que lui inflige Ursule Breton, vieille fille doublée d'une bigote, jalouse de sa belle-sœur, et qui l'accuse intérieurement de lui avoir volé l'héritage que lui aurait laissé son frère s'il était resté célibataire; la réserve de M. de Vorges, qui déguise son amour sous les dehors de l'amitié. Le jeune comte a une sœur en pension chez Mlle Chappe, intrigante habile qui découvre le secret de ses amours et l'amène par son hypocrisie à le lui confier. Maîtresse de la position, elle sert d'intermédiaire aux deux amants, malgré Louise d'abord, plus tard avec son consentement, et se fait payer sa discrétion en tirant à boulets rouges sur le coffre-fort de M. de Vorges. Avant de servir les deux amoureux, elle avait averti Ursule Breton de sa découverte, et un jour Louise est surprise par son mari, sortant de chez Mlle Chappe quelques minutes avant Julien. Un supplice de chaque jour commence pour elle; son mari, excité par Ursule, l'accable d'humiliations. Une bonne, gagnée par M. de Vorges, lui offre un asile chez sa sœur; éperdue, elle accepte, s'enfuit et trouve Julien qui l'attendait. Au sortir d'un pareil enfer, qui aurait le courage de se dérober aux joies du paradis? Louise s'abandonne à son amour et part pour Paris avec son amant. Le comte, fatigué des demandes multipliées d'argent de Mlle Chappe, ne lui répond plus, et l'institutrice, traitresse pour la troisième fois, vend à la méchante Ursule la correspondance de Louise. M. Breton, excité par sa sœur, et les preuves de l'adultère en main, fait arrêter les deux coupables. Le comte ne redoute pas la prison; ce qu'il craint, le croirait-on? c'est la liberté après la condamnation, car, malgré lui, il en est arrivé à ne plus aimer que par devoir celle qu'il a séduite. Aimer par devoir, c'est une hypocrisie généreuse du cœur bien inutile, car elle fait deux malheureux.

On trouverait difficilement un physionomie plus attrayante par sa grâce mélancolique et résignée, et qui fasse plus rêver que cette martyre provinciale, Louise. Les hésitations, les combats, les chutes, les remords de cette âme fière et fragile sont retracés par M. Champfleury en fin observateur, et gradués avec un art tout à fait délicat. Dans ce large cadre, la vie de province avec ses mesquineries, la petite ville avec ses jalousies, ses taquineries et ses petites infamies si habilement voilées, sont dépeintes sous leurs véritables couleurs. Ce roman est peut-être le meilleur de M. Champfleury sous le rapport du plan et du développement de l'action, tout en conservant l'exactitude d'analyse habituelle à l'auteur. Le style est généralement correct, simple et animé d'une douce chaleur. Il y a du charme et de la vérité dans le contraste de cette nature délicate avec les vulgarités qui l'entourent. Deux parties marchent ainsi de front dans ce livre, le drame et la caricature, le développement d'une donnée touchante, et un tableau quel que peu chargé de mœurs bourgeoises en province. De ces deux parties, c'est malheureusement la seconde qui tient le plus de place, et l'élément romanesque a été trop souvent sacrifié à l'effet comique. Le tableau a pu y gagner en vérité, mais le récit y a certainement perdu en intérêt. Bonneau, archéologue un peu timbré, qui mesure les monuments avec son parapluie, forme un type certainement risible, mais aussi inutile et embarrassant que son inséparable parapluie. Le côté comique et satirique du talent de M. Champfleury brille dans tout son éclat et amène forcément un sourire ironique sur les lèvres lorsqu'on lit la critique si fine des savants de clocher et qu'on assiste, en compagnie de l'auteur, à la séance d'une Société d'érudits recrutés parmi des vaniteux ignorants, dont chaque membre n'a qu'un but, obliger ses collègues à applaudir ses ridicules élocutions. Le réaliste apparaît ici dans toute sa pureté, car les types sont si naturels et si familiers que le lecteur se voit en pays de connaissance. La moralité qui se dégage de ce roman est celle-ci : l'éternité de l'amour est chose impossible, et la violation des devoirs, même après une héroïque résistance, est toujours punie, ou, ce qui est plus conforme au réalisme : le plaisir satisfait engendre la satiété.

Bourgeois de Paris (MÉMOIRES D'UN), par le docteur L. Véron. V. MÉMOIRES.

Bourgeois gentilhomme (LE), comédie-ballet en cinq actes et en prose, de Molière, avec des divertissements, musique de Lulli, représentée à Chambord le 14 octobre 1670, et à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 29 novembre suivant. Dans cette pièce, comme dans les *Précieuses* et les *Femmes savantes*, l'immortel comique a livré aux rires du par-